

Ma Première CULOTTE.

On dit parfois, en parlant l'une chose dont on a perdu la mémoire :

"Je ne m'en souviens pas plus que de ma première culotte."

Cette façon de parler m'a toujours paru inexacte. Chez combien d'entre nous, en effet, l'inspiration de cette première culotte si ardemment souhaitée, n'est-elle pas été un des grands événements de la vie ?

Pour ma part, je vois encore la mienne. Elle était en drap gris le fer. Je me souviens du jour où je l'essayai, de l'instant où je la mis, et surtout de celui où je lus me séparer d'elle. Sanson privé de sa chevelure ne sentit pas plus d'humiliation que je n'en éprouvai à cette heure mémorable.

Bien d'autres, j'en suis sûr, ont passé par les mêmes angoisses. Demandes plutôt à son petit Ludovic. En voilà un qui, dans vingt ans, se souviendra de sa première culotte ! Si vous le mettez sur ce chapitre, voici à peu près l'histoire qu'il vous racontera :

Il y avait une fois un monsieur et une dame qui répandaient au nom de Ducrocœan. Ils avaient deux enfants : Henriette et Ludovic. Henriette était l'aînée ; c'est dire que Ludovic se trouvait être le cadet.

M. et Mme Ducrocœan avaient peu de fortune ; aussi n'est-ce que grâce à l'économie la plus grande qu'ils parvenaient à élever leurs enfants. Pourtant ils se donnaient un luxe, le luxe d'une voiture. Hétons-nous d'ajouter que cette voiture constituait une dépense indispensable, la profession de médecin qu'exerçait M. Ducrocœan l'appelant souvent hors de la ville.

On avait du moins réduit cette dépense au strict nécessaire. La voiture du docteur était un vieux coupé acheté d'occasion et qui, depuis dix ans, n'avait plus subi la plus petite réparation. Aussi, rien de moins brillant ; le drap notamment, marron dans l'origine, avait, avec le temps, pris une nuance indéfinissable, quelque chose comme la couleur d'un sataplamé de montarde légèrement assaisonné de safran.

Cette particularité offensait le goût de Mme Ducrocœan. —Fais donc changer le drap de ta voiture ! disait-elle souvent au docteur.

Celui-ci opposait des moyens dilatoires. C'était une grosse affaire que de changer le drap d'une voiture, et les enfants étaient si chers à élever. Ainsi, Ludovic grandissait. Après avoir joué pendant six ans les vieilles robes de sa sœur Henriette, il était notoirement arrivé à l'âge du pantalon.

—Ludovic est ridicule en fille, répétait constamment le docteur, il faut lui donner des culottes. —Sans doute, reconnaissait la mère, mais il me reste une robe, ça sera la petite robe rose qui lui ira si bien à Henriette. Nous ne pouvons pourtant pas la perdre. Et puis, le drap est hors de prix.

Désespérant de vaincre l'obstination de sa femme, le docteur eut une idée géniale : —Sais-tu, ma bonne, dit-il un jour à sa femme, je changerai le drap du coupé, mais à une condition. —Laquelle ? —C'est que, avec le vieux

drap, tu feras un pantalon à notre Ludovic. La mère eut une grimace. —Cela ne sera pas beau ; ce drap est si passé ! —Et que diable ! reprit le docteur, est-ce qu'un garçon a besoin d'être beau ? Il n'a besoin que d'être un garçon et de ne pas porter de crinolines.

Mme Ducrocœan se rendit. On choisit, pour doubler la voiture, une superbe étoffe bien de roi, et il fut stipulé que le carrossier mettrait le drap montarde à la disposition du docteur.

Cette clause causa bien quelque surprise au fabricant mais Mme Ducrocœan ne se laissa pas intimider ; elle dit : —Nous avons le culte du souvenir.

Il n'y avait qu'à s'incliner. Ce fut bien autre chose, quand on soumit le drap au tailleur pour qu'il en fit un pantalon. —Il le déclare bon tout au plus à frotter les parquets, ajoutant que jamais un tailleur qui se respecte n'y mettrait, suivant lui, ses ciseaux.

Cette fin de non-recevoir humilia profondément l'enfant. Elle fit appel au concours d'une vieille dame qui excellait dans l'art de repriser le hardes, et, grâce à un très bon modèle de l'obligeance de la femme du receveur des douanes, Ludovic fut pourvu d'un costume qui, montarde à part, en valait bien un autre. Oh ! ce ne fut pas sans peine, car la voiture du docteur était capitonnée, le drap présentait une infinité de trous que lui donnaient vaguement l'aspect d'une écumoire. Mais, pour des mains industrieuses, est-il rien d'impossible ? Les trous furent savamment reprisés, et des brandebourgs aveuglèrent les plus désolants.

Tel quel, le vêtement n'aurait peut-être pas toute la sobriété qui convient aux habits masculins ; mais il avait un petit air hongrois qui n'était pas sans charme.

Rien ne peut exprimer la joie de Ludovic. Un pantalon ! il avait un pantalon d'homme, un pantalon qui, abstraction faite des coutures, ressemblait à ceux de son père, et une blouse de jeune boyard, tout cela battant neuf et conservant la trace du coup de fer.

La couleur l'étonnait bien un peu. Mais le moyen de s'arrêter à des considérations si mesquines, en présence d'un vêtement qui vous transforme un marmot en petit homme !

Il s'agissait "d'étrangler le costume". Un dimanche matin, Mme Ducrocœan appela Ludovic : —Mon chéri, serais-tu bien content de mettre ton beau pantalon aujourd'hui ? —Oh ! oui ! maman. —Surtout, ne va pas le tacher ! Le tacher ! l'enfant avait bien trop d'estime pour le pantalon de ses rêves. Il se promena toute la journée, grave et raidé, les deux mains dans ses poches, ne détournant la tête que pour se voir passer devant les glaces des boutiques.

Ses parents eux-mêmes n'étaient pas sans fierté. —Vois, disait le docteur à sa femme, n'a-t-il pas l'air d'un petit homme ?

Mais celle-ci envisageait la transformation de Ludovic à un point de vue plus terre à terre ; —Je t'assure que ce drap est très bien ; je n'aurais jamais cru cela.

Tout le monde était donc heureux. A vrai dire, les passants se retournaient bien quelquefois pour voir ce petit garçon qui semblait habillé avec des sinapismes.

Mais les parents mettaient cette attitude sur le compte d'une juste admiration. Ludovic, lui, en conçut une excessive fierté. Aussi, quelle ne fut pas sa déception quand, le soir en rentrant, il entendit cette phrase : —Mon enfant, quitte vite ton beau costume, car tu ne le mettras que le dimanche.

—Quel dimanche !... Ainsi, pendant huit jours, il aurait à subir l'humiliation de redevenir une fille ! C'était épouvantable. Il dut pourtant se résigner. La mort dans l'âme, le petit Ludovic quitta sa belle culotte de drap et remit un pantalon de percale garni de broderies qui lui parurent déshonorantes. A la place de sa superbe blouse, il dut passer une robe.

Dès lors, la vie de Ludovic s'écoula dans l'attente de dimanche. Une tristesse profonde l'envahit. —Est-ce que tu souffres, mon chéri ? lui demandait parfois sa mère. —Il faisait signe que non, par une pueur de son secret.

Parfois, quand il se trouvait seul, l'enfant ouvrait l'armoire où était son costume "montarde". Longuement il le contemplait, et s'en allait reconforté.

Les choses en étaient là, quand vint l'époque de la rentrée des classes. Les parents de Ludovic décidèrent de le mettre au collège.

Mais le proviseur, homme de beaucoup de sens, fit observer à Mme Ducrocœan que les jupons de son fils constituaient un genre d'étiquette assez peu en rapport avec l'austérité du collège.

Celle-ci, froissée au fond, sut faire bonne contenance : —Soit, fit-elle, mon fils a aussi des habits de garçon.

Quelques jours plus tard, notre ami faisait son entrée au collège. Mais là, nouveaux déboires ! A la surprise qui l'accueillit d'abord, succéda bientôt l'ironie. Tout le monde se moqua de son costume. L'un de ses camarades le baptisa "Montarde", un autre l'appela "Caramelle", par une malveillante allusion à la couleur de ses habits ; un troisième, plus méchant, le battit.

"Mais qu'est-ce qu'ils ont donc ?" se demanda Ludovic. Ce qu'ils avaient, ces galopins se chargèrent bientôt de le lui dire : "Il a une blouse en chocolat, il a une culotte en mûsse."

Voilà ce que les méchants drôles chantaient à son passage. L'enfant rentra chez lui tout en larmes. Sa mère, exaspérée, s'en fut chez le proviseur.

Celui-ci fit de bonnes promesses. Certainement il ferait respecter la liberté individuelle. Pourtant, il insinua qu'il fallait se montrer conciliant et dit, comme conclusion : —Vous pourriez peut-être faire teindre ce vêtement.

Mme Ducrocœan tressaillit. Teindre le costume à présent, ajouter de nouveaux frais aux autres ! —Je t'assure que ce drap est très bien ; je n'aurais jamais cru cela.

Tout le monde était donc heureux. A vrai dire, les passants se retournaient bien quelquefois pour voir ce petit garçon qui semblait habillé avec des sinapismes.

Mais cet acte de rigueur provoqua de fâcheuses représailles et l'évêque Ducrocœan devint le "pâtira" du collège. Son peu de dignité perdit le petit Ducrocœan. Il fit tant et si bien que ses parents durent le retirer du collège ; et la ville qu'ils habitaient n'ayant pas d'établissements similaires, force fut de placer Ludovic dans une institution où l'on recevait des garçons et des filles.

Cette circonstance eut pour l'enfant de tristes conséquences. Comme Mlle Patouille, la directrice du pensionnat, était très libérale à l'endroit du costume, la maman de Ludovic réalisa son rêve et fit acheter à celui-ci les vieilles robes de sa sœur Henriette.

Dès lors, il lui fallut redevenir une fille pendant six jours de la semaine, et n'être un garçon que le dimanche.

Cet affreux supplice dura dix mois, la fin de l'année scolaire. Croyez-vous, maintenant, que dans vingt ans d'ici notre ami Ludovic se souviendra de sa première culotte ?

CINQ MOIS AMERIQUE.

M. Alvarez vient de rentrer à Paris, venant d'Amérique, où il a passé cinq mois.

Le ténor de l'Opéra s'est réinstallé dans son hôtel du n° 23 du boulevard Berthier, véritable musée Louis XIII, qu'il est allé visiter, avec une science et une patience de connaisseur expert et d'artiste avisé.

"J'ai quitté Paris avec ma femme et ma petite fille le 13 décembre dernier, a-t-il dit à un reporter. Le lendemain, nous nous embarquons au Havre sur la "Savoie" et le 21, après une assez mauvaise traversée, nous foulons le sol de la libre Amérique. Comme la troupe de Maurice Grau, à laquelle j'appartenance, ne devait rentrer de sa tournée à travers la Californie que le surlendemain, je profitai de ce congé pour visiter la ville.

"J'aurais mauvaise grâce à découvrir New York, et à limiter le travers de ceux, plus nombreux qu'on ne croit, qui se figurent que nul n'a rien vu avant eux. Non ! je ne découvrirai point New York.

"Cependant il me sera permis de constater que ses boulevards et ses rues sont vastes et aérées, et que nos maisons de Paris ne sauraient rivaliser comme hauteur avec celles dont mon regard était constamment surpris. J'ai visité l'anne d'elles, élevée dans le bas de la ville, près du port, à l'endroit dit "la batterie". Elle ne compte pas moins de vingt-neuf étages, deservis par deux ascenseurs ; l'un qui s'arrête au gré du voyageur à un étage quelconque ; l'autre, qui fait d'une seule traite le voyage du rez-de-chaussée au dernier étage.

"Je me suis offert cette ascension qui n'est pas banale et, montre en main, j'ai constaté que j'avais accompli ce trajet de vingt-neuf étages en moins de deux minutes.

"Mes débuts au théâtre Métropolitain ont eu lieu le 25 décembre, par "Roméo et Juliette", que j'ai chanté avec Mme Ems

Story. J'ai interprété successivement avec Mme Galvé, Emma et Bréval : "Faust", "Carmen", "Mecassaline", d'Isidore de Lara ; le "Cid" et, pour la première fois, "Othello", en italien.

"Tous ces opéras ont été chaudement accueillis par l'immense public qui envahissait, chaque soir de représentation, le théâtre Métropolitain, et les bravos ne nous ont point manqué.

"J'ai constaté cependant que parmi les chefs d'œuvre de ce brillant répertoire il en est trois dont les Américains "boivent" pour ainsi dire les mélodies. Ce sont "Roméo", "Faust" et "Carmen". Et ceci est d'autant plus anormal que, sur quatre-vingt millions d'habitants que compte l'Amérique, il y en a plus de la moitié qui sont d'origine allemande et que nul n'ignore que les Allemands n'estiment et ne goûtent que la musique wagnérienne.

"De New York, nous avons, successivement Boston, Chicago, Pittsburgh et Baltimore, recueillant partout de chaleureux bravos et partout faisant salle comble, si bien que notre directeur, M. Maurice Grau, qui doit arriver en France par le prochain paquebot, se plaisait à nous dire tout joyeux que cette dernière saison était la plus fructueuse qu'il eût jamais faite. Il me serait difficile de donner sur chacune de ces grandes villes que je n'ai fait d'ailleurs que traverser, une opinion particulière. Toutes se ressemblent. Elles ne diffèrent les unes des autres que par leur étendue et l'importance de la population.

"L'art national y est encore à l'état d'ébauche et les musées, dont chaque cité est pourvue, tiennent plus du domaine de l'espérance que de celui de la réalité. Mais de celle-là à celle-ci la route est plus courte qu'on ne pense et les Américains sont capables de la franchir, en brûlant les étapes.

"Pour le moment, ce qu'il faut reconnaître à nos amis de "l'autre côté de l'eau", c'est une activité dévorante, une rare envergure commerciale et un admirable esprit industriel. Rien n'est petit chez les Américains. Il n'y a pas de petites usines, il n'y a point de petites maisons. A Chicago, par exemple, on ne peut faire un pas sans rencontrer des manufactures colossales ou des fabriques gigantesques.

"J'ai visité pour ma part, dans cette ville, la maison Armour et Co. Dans cet entrepôt, grand comme le Champ de Mars, où travaillent 18,000 individus, on tue chaque jour mécaniquement cinq mille porcs, dont la chair est aussitôt expédiée en salaisons dans les cinq parties du monde. Là ne s'arrête point l'industrie de la maison Armour. La soie du porc y est tissée, les os de l'animal y deviennent des boutons de toutes sortes et la poudre qui s'en dégage se voit bientôt solidifiée et transformée en un amoncellement de billes de billard. Non loin de chez Armour et Co., on m'a fait pénétrer à travers les usines de MacCormick, où 25,000 ouvriers sont employés à la fabrication de machines agricoles, dont l'expédition exige chaque jour l'emploi de 150 wagons.

"Je n'ai visité que ces deux immenses caravansérails ; mais à Chicago, il y en a vingt d'une importance égale. Evidemment ces spectacles-là manquent pour nos autres Français de poésie, de charme et de fantaisie ; mais ils n'en sont pas moins curieux et suggestifs. Bref, j'ai passé en Amérique vingt semaines excellentes quoique pendant le pre

mier mois de mon séjour, nous ayons cruellement souffert du froid et du blizzard. "Le blizzard est une tourmente de neige qui tombe inopinément, alors que le ciel semble plus pur, et qui vous aveugle et forme bientôt sur le pavé de la rue un tapis blanc d'un mètre d'épaisseur.

"J'ai quitté New York avec ma famille le jeudi 24 avril, à dix heures du matin. Nous étions en vue du Havre le jeudi 1er mai, à cinq heures et demie de l'après-midi. Une heure plus tard, nous étions en communication avec le remorqueur, et à huit heures trente-cinq nous prenions le rapide qui nous ramenait à Paris à onze heures quarante du soir.

—Et vos projets d'avenir ? —Je vais me reposer ! Cet été j'irai à la mer, puis je ferai une cure à Chateaufort et un mois de novembre prochain je me réembarquerai pour l'Amérique, car j'ai signé avec M. Maurice Grau un nouvel engagement de six mois.

—Et d'ici là vous ne paraissez sur aucune scène parisienne ? —Je ne le crois pas ! —En tout cas, aucun engagement ne me lie, je n'ai entamé aucun pourparler ; je n'ai même aucune intention. —Bien vrai ? —Parole d'honneur. Du reste, lorsque l'on revient, comme moi, d'un voyage long et fatigant, on aspire au donx "far niente" et l'on fredonne malgré soi l'air célèbre de "Galathée".

"Ah ! qu'il est doux de ne rien faire."

E. J. LOUPRE, 233 rue Decatur, SEULE MAISON FRANÇAISE, Articles Divers pour Epiciers, —Agent au Sud pour les— BALANCES DE HOWE.



11 mai-6m-dim mer

CONSULAT DE FRANCE A LA NOUVELLE-ORLEANS. BUREAU, 624 rue Gravier au haut de la Banque des Citoyens.

Des renseignements sont demandés aux personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

Liste de publication. POUR MAI 1902. Bréjon, André ; Candan, Jean Pierre ; Casson, Jean ; Casson, Jean Marie ; Charrier, Alphonse ; Charrier, Louis Théodore ; Costedat, Jean Germain ; Decourrière, Louis ; Descombes-Mayochan, de Pierre ; Dreyfus, Isabelle ; Dreyfus, Léopoldine ; Gauthier, Joseph ; Gauthier, Nicolas ; Hamant, Joseph ; Jarricot, Jacques ; Labarre, Joseph ; Lagarde, Justin ; Mahat, Marcel ; Mailand, Jean ; Mayer, Albert ; Meunier, Victor ; Morin, Charles Gabriel ; Morin, Emile ; Rabarot, Pierre ; Deval, Raymond ; Ruelle, Marie ; Sain, Jean ; Sain, Jean Pierre ; Sain, Gustave Ange ; Sain, Paul ; Sain, Paul ; Sain, Joseph ; Sain, Charles André ; Sain, Martin ; Sain, Yvonne ; Sain, Argente.

LETTERES. Mme Antoinette Maurice. Signé : le Consul. F. AMBROGI.

Téléphonez — J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités résultats. Bureau : 633 Place Commerciale 24-121



The Piano and the Persian

Original dictionary is a thing by itself but business is the same the world over.

The reason given by The Shah of Persia for desiring a STEINWAY PIANO

It is just what you are now trying to present: "The reputation of the Steinway for the excellence of its pianos is known throughout the world in the same trade." The royal buyer is a man pleased with his investment, but the selection of American pianos is what built up the reputation.

THE GRUNEWALD'S, 735 CANAL ST.

Are the Agents and Headquarters for all the leading Piano Makers. Keyboards made with those who want pay a h. Pianos and Organs taken in exchange.

Ordre conféré au président Loubet.

Paris, France, 17 mai—Une dépêche de Madrid au "Matin" dit que la reine régente d'Espagne a conféré l'ordre de la Toison d'Or au président Loubet.

ETES-VOUS SOURD ?



Vous ne pouvez pas entendre ? Vous ne pouvez pas entendre ? Vous ne pouvez pas entendre ?

COLLEGE SOULE, 602 rue St-Charles.

Et de se Préparer au Succès dans les Affaires.

SENEQUE LE SOUS-LETTRE

Plus de 14,000 étudiants ont été formés au Collège Soule—818 pendant la dernière session. On étudie les Grands auteurs classiques sans rien perdre. Il y en a des milliers qui occupent des positions importantes dans tous les genres d'affaires.

Collège Soule, 602 rue St-Charles. Et de se Préparer au Succès dans les Affaires.

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES, Nouvelle-Orléans, Laç.

Entièrement à l'Épreuve de l'Inondation. Un Hôtel Moderne de Première Classe. Taxe—Plan Américain. \$1.00 et au-dessus ; plus Taxes—\$1.50 et au-dessus. Par application l'on prépare les fêtes de Souper, Réceptions et Banquets. Département de Bains ordinaires, Bains et Turcs ouvert jour et nuit. A. R. BLAKELY & Co., Limited, Propriétaires.

randabo... bien entendu. "Et vous, madame, viendrez-vous ?

La voix de la petite Bonenfant perdait son intonation de gyrovague.

Elle se faisait respectueuse, douce, pleine d'affection.

Madame Vallurier secoua la tête : —Non. —Vous êtes invitée comme tout le monde, n'est-ce pas ? —Comme tout le monde. —Eh bien, alors ? —Non, répéta la jeune femme. —Pourquoi ? —Parce que je ne veux pas éter un froid dans une assistante où je ne connaîtrais personne et où chacun, sans m'avoir vue, me connaît.

—Oh ! madame ! Le regard de la jeune fille, se détacha de Mme Vallurier, pour se reporter sur le vieillard, avec une expression qui disait : —Vous ne pouvez donc pas la tirer de cette tristesse ?... Moi hélas ! je ne puis rien. —Ma chère Eve, dit M. de Tillière en s'inclinant sur la pauvre femme, il faut absolument nous sortir de l'esprit cette idée, que le monde vous est hostile, que...

Elle interrompit : —Je ne puis me sortir de l'esprit une chose vraie, en ne prédisant pas que le monde en général me soit absolument hostile... à moitié l'est, l'autre moitié se

partage entre ceux qui doutent, et ceux qui essayent d'éloigner le doute.

—Vous exagérez... Mais en admettant que vous n'exagériez pas, l'unique moyen de prouver au monde... —Elle interrompit encore, avec un geste, de lassitude et de dégoût : —Non... je n'userais pas ma vie à essayer de convaincre des gens qui refusent de se laisser convaincre... Que voulez-vous que je dise ? que voulez-vous que je fasse ? —Rien... ou plutôt rien autre, que de paraître avec un front calme, avec votre naturel d'autrefois.

—Croyez-vous que ce soit facile ? interrogea-t-elle, tandis que la lueur de fièvre brillait plus fort, dans ses prunelles noires. —Vous avez eu tant de volonté. —Oui, j'ai eu... je n'en ai plus ; tout passe, tout se brise, tout s'éteint... —Elle répéta : —Tout ! —Tout ! tout ne s'éteint point... Un peu de force, mon enfant... Voyez cette jeune fille qui vous aime, qui sait qui vous êtes, vous dit comme moi : Allez à cette soirée, chez de braves gens qui vous estiment... —Qui n'estiment ? allons donc ! nous sommes de braves locataires, nous avons le plus fort loyer, ils

invitaient les autres, ils ont pensé qu'il fallait nous inviter.

—Non pas, réfléchissez ; les autres se bornent à moi, puis qu'ils habitent le troisième, que le quatrième est occupé par ces Cubains, avec qui M. Truchon est en délicatesse, que ceux de l'entresol sont à Nice, et que l'appartement du rez-de-chaussée, abrite une vieille dame impotente qui ne va nulle part... —Il est évident qu'ils vous ont invités, votre mari et vous, parce qu'ils tiennent à vous avoir.

"Ce n'est pas l'habitude, parce qu'ils pendent la crémaillère chez eux, que des propriétaires convient à la fête, des locataires avec lesquels ils ne sont pas en relations préalables.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Épreuve DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

WINDSOR'S SOOTHING SYRUP est un remède pour les enfants en dentition. Il est fait par des MILLIONS de MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ÉPÉE, AMOÛLIT les GUMMES, APaise les DOULEURS, OUBLIE les COLIQUES, VENTOUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les Pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de commander WINDSOR'S SOOTHING SYRUP, et de le prendre selon ordre.

WINDSOR'S SOOTHING SYRUP, 21, rue de la Paix, Paris.

Feuilleton

—DE—

L'Abéille de la N. O.

14 Commencé le 16 Février, 1902.

LE Calvaire d'Agnes

PAR SIMON BOUBÉE.

DEUXIÈME PARTIE

Le roi des camelots.

I

Il y avait de longs mois que l'ex-marquis de Cambourc s'était réconcilié avec les époux Molossart.

C'était au commencement du printemps : un beau jour de dimanche...

Les marguerites et les boutons d'or montraient leurs jolies petites têtes parmi les herbes vertes, les oiseaux chantaient leurs amours dans les branchages et sur les toits, et du ciel, d'un joli bleu lumineux et transparent, semblait tomber une pluie de galeté et de joie.

On voyait aller et venir aux gares, sur les tramways, sur les omnibus, en fiacre, en voitures de maîtres, des gens à mine égayés, tout chargés de branches de lilas.

Mais nul promeneur n'était plus joyeux qu'un jeune homme et une petite fille qui montaient ensemble les Champs-Élysées et se dirigeaient du côté du bois de Boulogne.

Bien des gens les saluaient en passant, car c'étaient presque des célébrités parisiennes.

Le jeune homme se nommait Zidor, dit le "Roi des camelots". La petite fille était connue sous le nom de Nini.

Où, depuis quelque temps, Paris s'occupait d'eux, ils passaient pour le frère et la sœur. Zidor avait sa légende, ou plutôt son histoire qu'on racontait, maintenant qu'il était célèbre. C'était un enfant trouvé. Trouvé où ?

Au coin d'une borne ? Au fond d'un fossé ? Dans l'allée d'une maison borgne ? Sur les marches

d'une église ? Il ne le savait pas lui-même et, d'ailleurs, peu lui importait.

Il ne lui restait aucun souvenir de ses premières années.

Son éducation s'était faite dans un asile quelconque. Il était assez aimé ; on le trouvait espiègle, mais bon enfant.

Il avait l'esprit indépendant, mais le cœur honnête.

Vers douze ans, après avoir essayé vainement de lui apprendre quelques métiers manuels auxquels il ne mordait pas, on l'avait placé comme groom ou petit chasseur dans un grand journal boulevardier.

Là, il avait entendu quelques jolies choses et pas mal de sottises ; dans les longs loisirs de l'antichambre, il avait lu toutes sortes de livres, parcouru toutes sortes de journaux.

Zidor avait donc acquis une manière d'instruction fort imparfaite, mais qui donnait à sa conversation un tour passablement piquant.

Il faisait des pataques en parlant, mais il citait les bons auteurs ; il savait à peine écrire, mais il donnait son opinion sur les nouveautés littéraires.

Un jour il fut pris d'une grande soif d'indépendance ; il se dégoûta du métier de groom. Sa casquette cirée pesait à son front ; sa petite veste verte à triple rangée de boutons blancs lui faisait l'effet d'une camisole de force.

Il avait quelques sous devant

lui ; il donna sa démission, acheta une petite pacotille et se fit camelot.

Le camelot est, comme on dit maintenant, un phénomène essentiellement parisien ; il diffuse du forain qui court les pays divers : c'est Gavroche dans les affaires.

Zidor avait toutes les qualités requises pour faire un camelot modèle.

Ce n'était pas un camelot, c'était "le camelot".

Il avait un toupet d'enfer, une verve endiablée, une adresse manuelle qui était fort en vogue à Robert-Houdin, une insistance commerciale digne d'un mercanti de Smyrne ou de Constantinople, une mémoire extraordinaire et une remarquable facilité d'improvisation.

Comme en a pu le constater d'ailleurs, cet enfant trouvé, élevé par charité, lâché dès son jeune âge dans les carrefours de Paris, et qui avait eu sous les yeux beaucoup plus de mauvais exemples que de bons, ce demi-vagabond, ce bohème outrancier, ce "roi des camelots" enfin était une belle et bonne âme.

En adoptant la petite Agnès, il avait peut-être montré peu de prudence et même peu de sagesse, mais il avait agi dans les intentions les plus pures et les plus généreuses.

Zidor, fidèle à son programme, avait aménagé sa chambre de toilette sorte que sa "petite toupe"